

cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardaient seulement les merveilles que l'art produit : or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer, il y en a un aussi pour paraître belle; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres : jamais la miennne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avais point encore vue qu'hier; et, comme elle se promenait dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étais cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avais donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui; et si vous aviez attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée.

Je combattis longtemps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne voulait demander le prix, tout au moins elle fit dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en était si belle, et qu'il y avait tant de gloire à acquérir. Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, repartit-elle; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Maincy.

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je

lui demandai donc si elle serait toujours insensible. Eh quoi! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir? je n'avais pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acanthe, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour,
Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
Aux tourments de l'Amour?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême;
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

Hélas! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement! Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos? J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour était un dangereux hôte; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle serait-elle, cette raison? dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoue, repartit Aminte; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure

avec vous plus longtemps que je n'avais résolu; il faut que j'aie cherché les personnes que j'ai quittées; ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie.

A ces mots, elle s'en alla; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étais même fort satisfait des dernières choses qu'elle avait dites, soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchaient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avais voulu passer la nuit au serein: je leur dis que de ma vie je n'en avais eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'était arrivé depuis que je les avais quittés; et, bien que j'abrégasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque: aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peintre pour un héros très-reconnaissant et très-libéral. Je ne lui envie pas sa fortune; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la vérité, que les avenues de celui-ci sont si belles, qu'il serait bien malaisé d'y rien ajouter; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble: mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en

sortait de l'eau, cela serait un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; et s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides.

Grand roi, dit un Triton, qui par droit d'héritage Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire:
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.
A garder vos trésors des monstres destinés,
Et par les mains du Sort sous ce mont enchainés,
Veillent sur le cristal en des grottes profondes:
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;
Je les dompterai tous, et de nuire empêchés
Par des liens de bronze ils seront attachés;
Mon art en ornera ces rochers et ces niches
Pour qui vous réservez les trésors les plus riches.

Le conseil plut au dieu du liquide univers.
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts:
On voit sortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monstres marins, lézards et crocodiles,
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants,
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,
Des formes d'animaux aux mortels inconnues.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs,
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ces murs;
Et remettraient partout le chaos en peu d'heures,
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.
Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit,
Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quintessence de glace,
Et Gorgone dissoute en cristal de Maincy,
Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conserve sa figure;
Chacun, s'en s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,
Fait que de son fracas tout le mont retentit,
Et pense avoir encor le gosier trop petit.
On dirait que parfois l'escadron se mutine,
Enivré du nectar d'une source divine;
Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,
Semble garder ces lieux en charmes si puissants,
Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre.
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.

IX¹.LES AMOURS DE MARS
ET DE VÉNUS.

Gelaste montre à Acanthe une tapisserie où sont représentées les amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière ;

Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour ;
Sans cela, fit-on mordre aux géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme ;
Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés !
Quels longs baisers ! la gloire a bien des charmes,
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes ;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la déesse avait même dessein,
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau ; mais il faisait des vers,
Avait un peu trop de doctrine,

¹ Voyez ci-dessus la note qui est à la page 508.

Et, qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûrs qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aimait mieux choisir.
Phébus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcan ce mystère :
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit représentée,
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints ;
Il demeure immobile, et son âme agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints ;
Son marteau lui tombe des mains ;
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici, dans cet autre endroit,
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour !
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes :
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe ses jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir ;
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr ;
Elle est trop empêchée, et chacun se retire :
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme ?
Quand les cœurs ont goûté les délices d'Amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame :
Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes ;
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes ;
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourraient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chère ?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer ;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieus.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie !
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car, pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé ;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit ;
Et nos amants, trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard élopé

Semond les dieux, jusqu'au plus occupé
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons ; et, par malheur, ce qui y manque est l'endroit le plus important : je veux dire les réflexions que firent les dieux, même les déesses, sur unesi plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce, je l'achèverai. Cependant, comme le dessein de ce recueil¹ a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade² qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc, ainsi que le reste, au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela, je prie le lecteur de l'excuser, avec les autres fautes que j'aurai faites.

¹ Contes et Nouvelles en vers, 1665, in-12.

² Cette ballade a été insérée en son lieu dans les Œuvres diverses.

FIN DU SONGE DE VAUX.